

Semezdin Mehmedinović

Sarajevo Blues

Recueil traduit du bosnien par Chloé Billon



PERTE

Je me souviens combien, à la première lecture, le poème de Goethe « Der Erlkönig » m'avait bouleversé ; celui sur un père qui tient dans ses bras son enfant agonisant. La violence de la peur de l'enfant, et l'impuissance du père qui vous glace le cœur ! Je me suis si souvent rappelé ce poème au cours de l'année qui vient de s'écouler : non pas parce que le sentiment qu'il avait un jour suscité en moi se répétait dans une réalité saturée par la présence de la mort. Mais précisément parce que la mort était si présente que je n'arrivais pas à m'identifier aux tragédies individuelles. Je convoquais ce sentiment pour stimuler ma propre conscience du tragique.

C'était, bien entendu, une méprise. L'essence de la poésie réside dans le fait que nous ressentons les mots du poème comme s'ils nous étaient adressés, ou comme si nous les prononcions nous-mêmes. D'où la possibilité d'identification avec le tragique dans la construction classique de Goethe. Il semble que la guerre contrôle la peine en nous : elle la réserve pour les êtres chers, pour les proches...

En réalité, rares sont ceux que la tragédie a épargnés. Tous sans exception évitent celui dont la tragédie est encore fraîche.

Ce pourquoi je répugne à écrire sur ma propre perte, et je n'écris que parce que j'en éprouve le besoin impérieux.

Mon père est mort. Pas ici, il est dans une autre ville assiégée, dans le nord de la Bosnie. Je l'aime comme un fils aime son père, et je ne me suis pas encore habitué au fait qu'il n'est plus là. J'ai repoussé la confrontation avec sa mort, et à présent, quand je pense à mon père, des images gaies et tristes, à dire vrai innocentes, me viennent à l'esprit.

Il était rarement malade; un jour, il avait attrapé une angine blanche, et je le revois rouler le blanc des yeux pour avoir une vision optimale dans le miroir tandis que, suivant ses instructions, je soufflais du salmiac sur ses amygdales enflammées avec une paille en plastique pour jus de fruits. Cette image fait partie de mes premiers souvenirs, et chaque fois que je me la rappelle, elle me fait sourire.

Cela me sauve des accès de mélancolie. Me maintient en équilibre.

Il était mineur, et possédait une parfaite simplicité dans l'expression de ses sentiments. Il ne faisait pas partie des forts. Il dévoilait si aisément ses faiblesses que le plus souvent, je ressentais le besoin de le prendre dans mes bras. Par exemple, j'ai commencé très jeune à acheter des cigarettes. Dès le lendemain, lui aussi s'était mis à en acheter : on aurait dit quelqu'un qui pensait avoir manqué quelque chose, et se hâtait à présent de rattraper le temps perdu; quelqu'un qui mesure son propre âge au fait que son enfant grandit.

Je n'ose à présent penser à lui ainsi, de peur que ces images ne me dévastent totalement. La guerre a créé en moi un double égoïsme : une mort qui a eu lieu loin d'ici me bouleverse, mais il y a tant de mort dans cette ville qu'elle ne me remplit que d'une horreur sourde. L'autre égoïsme réside dans le fait que

je repousse la confrontation avec la mort de mon père, tout comme, hier, j'évitais de lui dire quelque chose que j'étais certain de devoir lui dire, et qui restait obstinément non-dit. Et ce non-dit me bouleverse, et c'est pour cela que je convoque dans mon esprit des images de gaieté ordinaire.

Par un chaud midi d'avril, mon père coupe au sécateur les branches sèches des arbres fruitiers et chante « Ha! j'ai mordu dans une pomme bariolée »*.

* * *

Il sonne jusqu'à ce que je me réveille
 Et quand il entre, il regarde les papiers sur la table
 Panne d'inspiration? demande mon père.
 Tiens – dit-il – le lac est si gelé
 Que les camions peuvent rouler dessus
 S'ils ont des chaînes sur leurs pneus neige.
 Il parle jusqu'à me persuader
 D'une perspective inversée du monde
 Et je vois les gens marcher sur le lac
 Chacun un hameçon à la lèvre.
 Je me demande
 Qui de nous deux mourra le premier?
 Alors seulement, il retire sa veste
 Et aux épaules de sa chemise blanche
 Deux morsures de pince à linge.

* « *Haj, ja zagrizoh šareniku jabuku* », premier vers de la chanson éponyme de Safet Isović. Toutes les notes sont de la traductrice.

RÊVE DE GUERRE

Un vélo retourné sur le dos, mon père remet
la chaîne, il ne lève pas la tête.
Il y a beaucoup de monde dans le jardin.
Est-ce que ce sont des morts, papa ?
N'aie pas peur, mon fils, tu peux jouer avec eux.
Des fourmis plus grosses que des mûres se
cachent sous mon pied.
La balançoire, à vide, s'élève
vers le ciel et retombe.
Dans leurs imperméables jaunes, ils cherchent
la sortie du jardin.
Ils me regardent, juste par-dessus leur épaule.
Un homme s'approche du mur, cherche de sa main la poignée
mais il n'y en a pas, il n'y a pas de porte.
Il y a vingt ans, souviens-toi, papa,
il y avait ici un portail.

CADAVRE

Nous avons ralenti sur le pont
et regardé les chiens au bord de la Miljacka
déchiqeter un cadavre humain dans la neige
puis nous avons passé notre chemin

rien en moi n'a changé

j'écoutais la neige crisser sous les pneus
comme des dents qui croquent dans une pomme
et j'ai ressenti une envie terrible de me moquer
de toi

parce que tu qualifies cet endroit d'enfer
et que tu le fuis, convaincu
que la mort hors de Sarajevo n'existe pas

AOÛT 1989

Nuit dans la synagogue.
Dehors la pluie.
Troisième fois déjà que je fais du café.
Un vieux poète s'endort par terre
Sous un drapeau.

Ah, pauvre vieux poète
En position foetale
Il dort
Enroulé dans le drapeau national.

LE TÉLÉPHONE SONNE

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner.
Je suis allé à la fenêtre et j'ai regardé dehors
Puis un cil m'est tombé dans l'œil.
Tout était lent, gourd, empoté
On ne savait pas qui faisait quoi
Comme c'est en général le cas
Dans les pays du réal-socialisme.

À part, peut-être, ce trafiquant
Avec une montre en or sur le pont
Qui se prépare à partir
Chercher un parfum pour sa chérie
Chevauchant sa Vespa jusqu'à Istanbul.